

faire, et à quoi peuvent servir les autres biens ? La santé, a dit Fontenelle, est comme, en arithmétique, le chiffre placé à droite d'un autre chiffre ; si petit soit-il, il en décuple la valeur. La santé altérée, c'est la machine détraquée. Dès lors, plus de combustion utile, plus de force transmise, plus de travail fait ; et par conséquent, plus de salaire, plus de revenu.

Donc, négliger pour éviter quelque dépense de protéger une santé menacée, de la sauver quand elle est en entrain de s'en aller, et surtout de la rétablir activement quand elle est atteinte, c'est entamer le capital lui-même et tarir pour longtemps, quelquefois pour toujours, la source du salaire qui doit alimenter la bourse et la remplir périodiquement. C'est commettre une erreur impardonnable, et faire fausse route en matière d'économie. Cependant les exemples ne sont pas rares.

C'est le fait de nombre d'ouvriers qui sous le coup de la maladie, par insouciance, par ignorance, par témérité, par présomption en leur bon tempérament, ou par défiance en l'art médical, refusent ou diffèrent tout recours au médecin. Ils chantent l'éternel refrain : ce ne sera rien. La besogne presse, et on ne peut se passer de moi. Sans mon travail rien ne rentrera à la maison. Ma famille ne peut se passer de mon salaire quotidien.

Il y a sans doute du vrai, de la générosité et du cœur dans cette justification. Dans certains cas on peut admettre ces raisons, lorsqu'ils s'agit d'un malaise à peine sensible et de simples indispositions. Le mal ressenti est léger, connu, de peu de durée. Quelques précautions suffisent le plus souvent pour l'arrêter, et un peu d'exercice le fera disparaître. L'homme seulement indisposé dans cette mesure, arrivé à un certain âge, connaissant bien son tempérament, peut sans inconvénient être son propre et unique médecin.

Mais pour peu que le mal se prolonge, qu'il s'accroisse et présente des symptômes inusités, tels que absence de sommeil et répulsion pour toute nourriture, le danger est réel ; vite chez le médecin. L'expérience des siècles a dicté ce proverbe :

Soignez-vous au début ; les soins viennent trop tard,

Quand le mal s'est accru, grâce à de longs retards.

Certaines maladies en effet se développent avec des allures très rapides, et arrivent en peu de temps à un degré qui les rend inguérissables. Certes, ces infirmités qui auraient pu être redressées si elles avaient été traitées à temps, en s'invétérant deviennent absolument incurables. Ce qui arrive, c'est que pour avoir voulu sauver quelques jours de travail, on perd des semaines. On